

LE JOUR, 1945
07 juillet 1945

PROPOS PERDUS

Comme le chêne ou le platane sur le bord de la route, nous regardons couler les jours. Les événements surgissent, s'accumulent, s'entremêlent et s'épuisent. Et nos pensées suivent la diversité des choses dans la persévérance des paysages.

C'est un jour sans souci, un jour un autre. Nous sommes sollicités ensemble par l'injustice qui nous menace et la justice qui nous appelle. Car il faut sans cesse servir et se défendre. La vie, la brève ou longue vie, est-elle autre chose que ce service et ce combat ? Et l'impossibilité aussi de livrer à la foule les profondeurs de ce qu'on désire et de ce qu'on aime ?

Au bord de la route, nous regardons passer les hommes et leurs pensées, leurs projets, clairs ou ténébreux. Dans l'agitation du passant nous tentons de discerner le bien qu'il se veut, et le mal, hélas ! qu'il peut nous vouloir. Le sombre et profond vaste lieu où, dans le cerveau agité s'élaborent les plans que l'homme fait contre son propre repos et celui de ses semblables, ce laboratoire sans fenêtres nous attriste et nous inquiète.

Est-ce vraiment une illusion de croire que les travaux, quels qu'ils soient, les plus durs et les plus simples, justifient une halte sur la route, le moment d'introspection émue, la minute où l'on se demande si c'est la peine de tant batailler pour des choses qui n'ont qu'un temps ?

Voilà, à cette place, de pauvres phrases qui se défendent d'être littéraires et qui se veulent étrangères à toute politique ; mais qui, pourtant, incorporées aux lassitudes de l'été, invitent discrètement le lecteur assagi à plus de sagesse encore, à plus de raison, à plus de patience.

Nous ne ferons jamais une politique excessive si nous faisons en sorte que nos paysages s'emparent quelquefois de notre âme ; si, comme le platane ou le chêne, nous nous efforçons de mesurer le mouvement à partir d'une immobile sérénité.